

Pour qu'ils vivent

Gabriel Sisongwe

Pour qu'ils vivent

Inspiré de la vie d'enfants
drépanocytaires

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08632-3

*À la mémoire de
Benita KABUYA FATUMA,
Pour qu'elle vive encore et toujours.*

« Tout Homme est une histoire sacrée. »

Didier Rimaud

Dernière du lot

Mon nom est Kimya. Ce qui veut dire « silencieux, calme » dans ma langue maternelle. Je viens d'avoir dix-huit ans, et j'ai finalement décidé de devenir médecin comme mon père ; le célèbre docteur Makelele. Ce serait faux de dire qu'il n'est pour rien dans ce choix car tout s'est construit autour de lui, et surtout, dans son cabinet tout blanc, décoré encore à ce jour comme une classe de maternelle aux allures de paradis pour enfant. Et nous l'avons gardé intact.

Je me vois encore passer le seuil de sa porte en bois sur laquelle on peut encore lire très facilement à hauteur des yeux « Dr. Makelele ». C'était le seul hémato-pédiatre du territoire. Ce qui avait fait de lui, l'ami de tous les enfants atteints de drépanocytose dans le terroir de Nyunzu. De nature plaisantin, il avait pris l'habitude de dire aux enfants que son travail consistait à donner des béquilles au sang pour favoriser une bonne croissance. C'était pour lui la manière la plus simple et la moins frustrante de décrire son métier sans créer de traumatisme chez ses petits amis, telle la trace d'une caresse suivant un doux chuchotement.

Il en accueillait tellement que cet endroit était devenu le lieu de refuge de beaucoup d'enfants qui s'y sentaient parfois mieux que chez eux. Certains l'ont quasiment adopté comme seconde maison car non seulement l'ambiance y était conviviale, mais en plus chaque enfant s'y faisait toujours de nouveaux amis de sa condition, et avec qui le regard n'était rien d'autre que le début d'une simple conversation amicale. Ce qui était toujours le cas avec le docteur, mon père. Celui grâce ou à cause de qui j'ai fait le choix de suivre les pas, d'honorer la mémoire, de poursuivre le combat en décidant d'entrer en fac de médecine.

Je décidai d'y entrer comme j'entrai pour ma toute première fois dans le cabinet de mon père. Mais cette fois-là, ce n'était pas de mon gré, quand bien-même je ne m'y suis pas du tout opposée. Ma présence pour la toute première fois dans ce cabinet était pour le début de ma thérapie. Oui, une thérapie pour moi aussi bien qu'elle ne ressemble aucunement à celles suivies habituellement.

Elle n'avait rien à avoir avec la nature des soins que mon père y apportait. C'était plutôt pour que j'arrive aussi à recevoir une poche de chaleur humaine de ces enfants habitués à recevoir du sang des autres et qui n'imaginaient pas pouvoir à leur tour en donner ; et pourtant ; moi j'en ai bien eu, et même assez pour mes troubles du langage mendiant de bonnes stimulations.

Tout avait commencé à Uvira dans l'est du Congo où je suis née ; en pleine guerre entre plusieurs groupes rebelles dans cette partie du pays. Les bruits des tirs d'obus et de Kalachnikov n'ont eu d'autres conséquences que de retarder mon aptitude à parler car les tirs parlaient tellement forts qu'il n'y avait plus de place pour ne fut ce que de simples balbutiements d'une petite fille de trente-deux mois.

Ce contexte nous fit fuir mes parents et moi d'Uvira à Bukavu avant de finir à Nyunzu une année plus tard. À mes trois ans, je ne parlais toujours pas. Cette situation accablait tellement ma mère qu'elle commençait à donner à sa patience un gout amer car tous les enfants de mon âge parlaient déjà.

On me racontait que c'est vers ma quatrième année que je prononçais mes premières syllabes à peine audibles et bien saucissonnées... et c'est à quelques mois de mes cinq ans qu'un ami à mon père me diagnostiquera un début de bégaiement lors de son passage chez nous à Nyunzu dans le quartier dit des « Bakimbizi »... ce qui se traduit en quartier des réfugiés car dans ce quartier, réfugiés, nous l'étions tous. Et lui, l'ami de mon père était un orthophoniste ; un spécialiste des troubles du langage.

C'est lui qui recommanda à mon père que certains appelaient aussi docteur Mukimbizi pour dire réfugié, de m'amener de temps en temps à son cabinet pour pouvoir rencontrer des enfants de mon âge afin de nouer des amitiés et exercer ainsi ma langue à la parole. Ce qui se fit longtemps après son

départ. Et ma première visite au cabinet de mon père était l'occasion pour moi de poser sur une photo et pour ma toute première fois avec des amies ; ou plutôt avec d'autres enfants, car à ce jour-là, ils et elles n'étaient pas encore mes amies. Cette photo n'avait pas quitté le cabinet jusqu'à ce jour, bien que le cabinet n'est plus qu'un musée familial aujourd'hui en attendant que je le fasse revivre puisque j'ai accepté de relever le défi.

Nous étions cinq sur cette photo ; même si moi j'y ai toujours vu une personne de plus. Il y avait en plus de moi, Hodari, les jumelles Nyota et Stella ainsi que Amani. Mon photographe au stéthoscope m'avait placé au milieu des jumelles, pendant que les deux garçons étaient aux extrémités. Nous nous passions les bras sur les épaules comme une équipe de football.

Il lançait à peine un « souriez » que nos dentures incomplètes étaient déjà dehors.

A ce moment-là, je ne pouvais imaginer que ce brin de picoseconde venait d'immortaliser un court instant dont la longévité allait demeurer infinie dans mon cœur car, j'en parle aujourd'hui où je suis la seule survivante de cette photographie en noir et blanc que je regarde au singulier aujourd'hui et désormais toujours, et qui me raconte une histoire pleine de couleur.

Au singulier parce que les jumelles et les garçons n'ont pu avoir raison du temps même avec la magie du Mukimbizi pour pouvoir doubler et faire converger les regards à l'unisson vers ce souvenir.

Ce Mukimbizi qui n'a pas croisé Nyota et Stella, Hodari et Amani par hasard à son cabinet d'hémato-pédiatre. C'est bien parce qu'il leurs était indispensable d'avoir des soins appropriés pour faire face à leurs crises d'anémie. Et moi, je m'étais toujours considérée comme une anémique verbale pour mes insuffisances de langage soignées grâce à la présence de tous ces enfants qui venaient se faire soigner chez mon Mukimbizi, à mon plus grand bonheur car j'ai pu exercer ma langue qui se porte mieux aujourd'hui. Oui ; moi j'ai pu me porter mieux et m'en sortir, là où mes héros et héroïnes ont laissé leur peau.

LES JUMELLES

Elles avaient deux ou trois ans plus que moi. Nous connaissions tous leur mère qui travaillait comme enseignante à l'école des sœurs. Elles lui ressemblaient beaucoup avec leurs yeux d'une blancheur remarquable, bien ronds, avec un visage légèrement allongé et souvent coiffée d'un chignon en forme de fontaine qui frappait tout le monde au premier coup d'œil.

Elles vivaient chez les sœurs où elles avaient été recueillies après une série de crises en saison froide qui leur avait valu le cliché de dévoreuses de finances familiales de la part d'un homme de dieu. Pour lui, la mère des jumelles était la cause de la santé fragile des filles et qu'il fallait l'écartier de sa